

des choses pour en faire de nouveaux objets, utiliser le bois d'une caisse pour en faire une table en rabotant, en sciant, en hachant : le caché devient ouvert et l'ouvert devient caché. Cette considération peut apparaître naïve – comme si l'intériorité ou l'essence de la chose que cache la forme devait être prise au sens spatial – mais en réalité, la profondeur de la chose ne peut avoir d'autre signification que celle de sa matière et la révélation de la matière est essentiellement superficielle.

Il existe, semble-t-il, une différence plus profonde entre les différentes surfaces : celle de l'envers et de l'endroit. Une surface s'offre au regard et on peut retourner le vêtement comme on fait refondre une pièce de monnaie. Mais la distinction de l'envers et de l'endroit – ne nous fait-elle pas sortir de ces considérations superficielles? Ne nous indique-t-elle pas un autre plan que celui où nous avons de propos délibéré placé nos dernières remarques. L'endroit serait l'essence de la chose par rapport à laquelle l'envers, où les fils sont invisibles, supporte les servitudes. Mais Proust admirait l'envers des manches d'une robe de grande dame comme ces coins sombres des cathédrales, cependant travaillés avec le même art que la façade. C'est l'art qui prête aux choses comme une *façade* – ce par quoi les objets ne sont pas seulement vus, mais sont comme des objets qui s'exhibent. L'obscurité de la matière signifierait l'état d'un être qui précisément n'a pas de façade. La notion de façade empruntée aux bâtiments, nous suggère que l'architecture est peut-être le premier des beaux-arts. Mais en elle se constitue le beau dont l'essence est indifférence, froide splendeur et silence. Par la façade, la chose qui garde son secret – s'expose enfermée dans son essence monumentale et dans son mythe où elle luit comme une splendeur, mais ne se livre pas. Elle subjuge par sa grâce comme une magie, mais ne se révèle pas. Si le transcendant tranche sur la sensibilité, s'il est ouverture par excellence, si sa vision est la vision de l'ouverture elle-même de l'être – elle tranche sur la vision des formes et ne peut se dire ni en termes de contemplation, ni en termes de pra-

tique. Elle est visage; sa révélation est parole. La relation avec autrui introduit seule une dimension de la transcendance et nous conduit vers un rapport totalement différent de l'expérience au sens sensible du terme, relative et égoïste.

B. VISAGE ET ÉTHIQUE

1. *Visage et infini*

L'abord des êtres, dans la mesure où il se réfère à la vision, domine ces êtres, exerce sur eux un pouvoir. La chose est *donnée*, s'offre à moi. Je me tiens dans le Même en y accédant.

Le visage est présent dans son refus d'être contenu. Dans ce sens il ne saurait être compris, c'est-à-dire englobé. Ni vu, ni touché – car dans la sensation visuelle ou tactile, l'identité du moi enveloppe l'altérité de l'objet qui précisément devient contenu.

Autrui n'est pas autre d'une altérité relative comme, dans une comparaison, les espèces, fussent-elles ultimes, qui s'excluent réciproquement, mais qui se placent encore dans la communauté d'un genre, s'excluant de par leur définition, mais s'appelant réciproquement de par cette exclusion à travers la communauté de leur genre. L'altérité d'Autrui ne dépend pas d'une qualité quelconque qui le distinguerait de moi, car une distinction de cette nature impliquerait précisément entre nous cette communauté de genre qui annule déjà l'altérité.

Et cependant autrui ne nie pas purement et simplement le Moi; la négation totale dont le meurtre est la tentation et la tentative, renvoie à une relation préalable. Cette relation entre Autrui et moi qui luit dans son expression n'aboutit ni au nombre ni au concept. Autrui demeure infiniment transcendant, infiniment étranger, – mais son visage où se produit son épiphanie et qui en appelle à moi,rompt avec le monde qui peut nous être commun et dont